



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

## CHAPITRE XVI.

Mort de Philippe. — Ximènes, appelé au Conseil de régence, travaille pour Ferdinand.

PHILIPPE avait donné à don Manuel, outre beaucoup d'autres places, celle de gouverneur de Burgos ; et il daigna assister lui-même au festin splendide donné par le favori en témoignage de sa reconnaissance. Cette fête se passa dans la joie et la gaieté, et au sortir de table, le roi voulant, après un repas un peu extraordinaire, se donner plus de mouvement que de coutume, fit longtemps caracoller son cheval dans le manège, et passa de là au jeu de paume, qu'il aimait extrêmement, et qu'il continua cette fois pendant assez longtemps et avec beaucoup d'efforts. Ces exercices violents l'ayant fort échauffé, il but cependant avec précipitation un vase d'eau froide, ce qui probablement lui donna la fièvre dont il fut atteint le soir même. C'était le 19 septembre 1506. Le mal parut d'abord sans gravité ; mais il augmenta avec une rapidité étonnante, par suite d'un traitement défectueux aggravé par un peu de négligence. Ainsi, entre tous les médecins du prince, un seul, Louis Marlian de Milan (1), jugea que

(1) Plus tard évêque de Tuy, en Galice ; Pierre Martyr, son ami et son compatriote, le représente comme *lucida lampas inter philosophos et clericos*. Ep. 343, 574. Mariana, liv. XXVIII, c. 23, p. 325.

l'état du roi offrait du danger ; tous les autres estimèrent ne devoir y attacher aucune importance. Dans de telles conjonctures , Ximenès crut prudent d'envoyer au lit du prince malade , son propre médecin , le docteur Yanguas. Le roi l'accueillit avec bienveillance et lui exposa ses souffrances. Yanguas ne vit d'espoir que dans une saignée ; mais les médecins flamands combattirent vivement cet avis , et prétendirent connaître mieux que l'espagnol , le tempérament du prince et la nature de la maladie. Ils restèrent maîtres du terrain ; et Yanguas manda dès lors à Ximenès qu'il regardait le roi comme perdu sans retour (1).

Cette perspective ayant aussi prévalu d'autre part , les Grands commencèrent à se demander comment , vu l'incapacité notoire de la reine , il serait pourvu à l'administration du royaume , après la mort de Philippe. Le grand connétable Velasco , l'amiral Henriquez de Castille , et le duc d'Infantado , dont les deux premiers étaient alliés à la famille royale , furent aussitôt d'avis que le roi Ferdinand devait gouverner la Castille , comme tuteur de sa fille , et qu'il fallait l'inviter à revenir de Naples au plus tôt. Leur proposition fut combattue principalement par le duc de Najara et le marquis de Villena , tous deux anciens ennemis de Ferdinand , auxquels se réunirent le comte de Benavente et plusieurs autres , par crainte , en partie , que Ferdinand , s'il ressaisissait les rênes du pouvoir , ne les payât abondamment des offenses dont ils s'étaient rendus coupables envers lui , après la mort d'Isabelle. Les Grands ainsi divisés entr'eux , se rendirent , du vivant même de Philippe , auprès de Ximenès , afin qu'en sa qualité de primat et de grand-chancelier , il réconciliât les partis , et ménageât entr'eux une paix alors si néces-

(1) Gomez, l. c. p. 993, 994. Fléchier, liv. II, p. 467, 468.

saire. Dans une seconde entrevue , qui eut lieu le 24 septembre , au moment où le prince était près de son dernier soupir , Ximenès , par sa prudence et sa modération , amena enfin à un accommodement la nombreuse noblesse réunie autour de lui. D'abord , plusieurs orateurs s'étaient de nouveau levés en faveur de Ferdinand , et ils avaient rencontré tant de sympathie , que leur manière de voir aurait sans doute prévalu , si Pimentel , comte de Benavente , ne l'avait combattue avec la plus grande violence : « Je vous en conjure , s'était-il écrié , ne soyez pas assez insensés pour vouloir rappeler celui que vous venez de chasser du pays. Ne craignez-vous pas que si , au commencement , il vous fait belle mine , plus tard il ne tire de nous tous une vengeance terrible ? Je vous le déclare ouvertement : j'ai chez moi deux paires de cuirasses neuves ; eh bien , elles me seront déchirées sur le corps , avant que je laisse le roi d'Aragon rentrer en Castille (1) »

Ce discours violent ne resta pas sans effet , et la plupart des Grands se rangèrent dès lors du côté du comte de Benavente.

Jusqu'alors Ximenès n'avait encore dit mot : il avait écouté en silence l'exposé des différentes manières de voir. Quoique intérieurement dévoué au roi d'Aragon , comme l'étaient tous les gens bien pensants (2) , il n'osa cependant , dans de telles circonstances , et conformément au rôle de médiateur auquel la noblesse l'avait appelé , il n'osa , dis-je , faire que des propositions d'accommodement. Si en ce moment , il avait décidément appuyé les partisans de Ferdinand , il eût été difficile qu'après la

(1) Gomez, l. c. p. 994. Fléchier, liv. II, p. 469.

(2) Martyr, Ep. 347 : *Fernandus apertis visceribus a bonis desideratur, is nisi ; redierit, ruent omnia.*

mort de Philippe , le glaive ne sortit pas du fourreau , et les intérêts du pays aussi bien que ceux de Ferdinand , ne pouvaient être mieux servis que de la manière dont Ximènes s'y prit , manière d'agir à laquelle on ne peut rien reprocher , si ce n'est que pour lutter contre une noblesse passionnée, elle était plus politique que franche et ouverte. Il représenta donc aux Grands assemblés, « qu'à la vérité Ferdinand avait une longue expérience et une habileté peu commune pour le gouvernement d'un pays ; mais que la Castille n'avait pas besoin d'aller chercher un régent au dehors, puisqu'elle possédait dans son sein tant d'hommes éminents ; ils n'avaient donc qu'à choisir au milieu d'eux, un homme qui jouit auprès du peuple d'une très-grande autorité , et qui possédât son amour plus que les autres ; que, pour lui, il respecterait et appuierait, comme le roi lui-même, celui qui serait choisi » (1).

A peine avait-il fini de parler, que la joie de la noblesse causée par ce discours , se manifesta d'autant plus vivement, que quelques-uns avaient craint de le voir aigrir encore plus les esprits , en persistant à recommander le roi d'Aragon. Aussi , en attendant la décision définitive des prochaines Cortès , fut-il élu lui-même pour administrer provisoirement le royaume , de concert avec le grand-connétable , le grand-amiral , les ducs de Najara et d'Infantado , l'envoyé de l'empereur d'Allemagne , Andrea del Burgo, et le belge Véré (2). Les biographes de Ximènes, à la suite de Gomez, qu'ils ne font que reproduire, représentent la chose comme si Ximènes avait été nommé régent proprement dit de Castille , avec deux conseillers seulement , le grand-connétable et le duc de Najara ; mais Zurita nous a transmis les documents authentiques de cette assemblée

(1) Gomez, l. c. p. 994, 995. Fléchier, liv. II, p. 170.

(2) Ib. 995. Zurita, T. VI, l. 7, c. 45. Ferreras et Fléchier.

de la noblesse , et c'est là que nous avons puisé les détails plus dignes de foi que l'on vient de lire (1).

Le lendemain du jour où ces résolutions avaient été prises, eut lieu la triste catastrophe que l'on avait prévue. Philippe mourut à Burgos, le 25 septembre 1506 , après six jours de maladie , cinq mois après son arrivée en Espagne , et âgé seulement de 28 ans. Il fut le premier prince de la maison d'Autriche qui pût, avec raison, espérer une monarchie universelle ; mais il ne devait pas voir l'époque de sa grandeur, et il était aussi beaucoup moins fait pour une si vaste domination , que son fils Charles , à qui échut le vaste héritage de son père , et qui fut bien plus favorisé des dons de la nature. Quoique, du côté de l'esprit, la nature ne l'eût pas traité en marâtre , Philippe le beau (2) était toutefois trop adonné aux plaisirs de la vie, beaucoup trop sanguin et trop inconstant, pour devenir jamais un grand roi.

L'infortunée Jeanne, dominée par un amour opiniâtre, ne s'était pas éloignée un seul instant du lit de son époux malade ; mais aucune larme n'adouçissait sa propre douleur : depuis le jour où elle avait trouvé Philippe infidèle, la frayeur avait tari dans cette malheureuse princesse la source des larmes (3). Même après la mort de Philippe, elle resta près de son cadavre , et malgré son état de grossesse avancée, ni les prières des Grands ni celles de Ximènes ne purent l'engager à s'en éloigner (4).

(1) Martyr, Ep. 317, ne parle non plus que de ces trois hommes ; mais sans doute il n'a voulu nommer que les chefs du Conseil de régence.

(2) « Labium inferius prorectum cum gratia. dit Mariana. » L'avancement de la lèvre inférieure était un caractère des princes autrichiens ; Felipe el Hermoso aussi avait ce trait de famille.

(3) Martyr, Ep. 346 et 363. (4) Zurita, Anales, T. VI, l. 7, c. 45.

A la nouvelle de la mort du roi, Ximenès s'enferma dans sa chapelle domestique, pour y pleurer ce jeune prince loin des yeux du monde, et le recommander à Dieu dans ses prières. Ce pieux exercice lui ayant rendu plus de calme à lui-même, il se rendit sans tarder auprès de la reine. Loin de l'engager inutilement à modérer sa douleur, il lui parla d'abord longuement du malheur qui venait de la frapper ; puis il tâcha de verser dans son âme désolée quelques gouttes de consolation (1).

Le jour même du trépas et la nuit suivante, d'après les usages flamands, le corps du prince, enveloppé de draperies somptueuses et revêtu des insignes de la dignité royale, fut exposé dans une des grandes salles du palais, où se réunirent une foule d'ecclésiastiques et de laïcs, entre lesquels se trouvait Pierre Martyr, qui rapporte ces événements. Au point du jour, le cadavre fut ouvert par deux chirurgiens, embaumé et entouré de bandellettes comme une momie. Il fut mis ensuite dans un cercueil de plomb et de bois, et déposé provisoirement dans le couvent des Chartreux de Miraflores, près de Burgos, jusqu'à ce que, conformément à la dernière disposition de Philippe lui-même, il pût être transporté à Grenade auprès du tombeau d'Isabelle. Il avait légué son cœur à la Flandre, à laquelle, de son vivant, il avait toujours appartenu (2).

Il était à craindre que la mort du roi ne fit enfin éclater la haine longtemps contenue des Espagnols, contre les Flamands coupables d'exactions ou d'autres excès. En conséquence, le Conseil de régence jugea nécessaire, dès le jour même de la mort du roi, de faire publier sur toutes les places de Burgos, par le duc de Najara et le grand-

(1) Gomez, l. c. p. 975, 40-48. (2) Martyr, Ep. 316.

connétable, accompagnés d'un héraut, que quiconque serait trouvé dans les rues avec des armes serait fustigé ; que celui qui tirerait l'épée aurait la main coupée, et que celui qui verserait, ne fût-ce qu'une goutte de sang, serait sur-le-champ puni de mort (1). Cette mesure eut son effet, et l'on réussit à maintenir l'ordre. Après les premières funérailles, les Grands se rassemblèrent de nouveau dans la demeure de Ximenès, le 1<sup>er</sup> octobre, pour renouveler la résolution prise le 24 septembre au sujet de la régence, et pour obliger toute la noblesse à se soumettre à elle. Zurita rapporte le document rédigé en cette occasion : on y voit qu'une prééminence considérable y est accordée à Ximenès sur ses collègues, en ce que ceux-ci ne pouvaient qu'avec son consentement, se faire représenter au Conseil de régence par des substitués, et que lui seul devait recevoir pour la nouvelle régence les hommages des gentilshommes et des prélats absents (2).

Cependant avant que cette résolution eût été prise et immédiatement après le jour du décès de Philippe, Ximenès s'était mis en rapport avec Ferdinand, et lui avait écrit en toute hâte, dans l'espoir que sa lettre le trouverait encore à Barcelone avant qu'il partît pour l'Italie. Le contenu de cette lettre portait, que « Philippe venait d'être enlevé par une maladie rapide, et que, vu le manque d'unité entre les Grands, on ne savait trop que faire : Que la reine était entièrement faible d'esprit, plongée dans le deuil et la douleur ; et que, si le souvenir d'un royaume qu'il avait tant aimé, et sa tendresse pour une fille inconsolable avaient quelque empire sur lui, il devait perdre de vue pour le moment les affaires d'Italie, qui d'ailleurs

(1) Martyr, Ep. 317. Gomez, l. c. p. 995, 55 seq.

(2) Zurita, Anales, T. VI, liv. VII, c. 46.

n'avaient rien d'urgent, et revenir sans retard en Castille. Il espérait en outre de la grande ame du roi, qu'il oublierait les injures qu'il avait eu récemment à souffrir de la part de plusieurs Grands; que, pour le moment, il n'avait plus absolument à craindre aucun désagrément de ce genre; qu'il croyait bien plutôt pouvoir remettre entre ses mains, un royaume non moins tranquille qu'il ne l'avait été sous Isabelle » (1). Cette lettre, écrite immédiatement après la mort de Philippe fait voir combien est inexacte l'assertion de l'historien espagnol Ascargota, (Compendio de la Historia de Espana. Paris, 1838, p. 223) lorsqu'il dit que d'abord Ximenès voulut profiter, pour s'emparer de la régence, de la fermentation qui suivit la mort de Philippe, et que la reine s'y étant opposée, il se mit ensuite du parti de Ferdinand.

Louis Ferrer, que le roi catholique avait laissé comme ambassadeur à la cour de sa fille, se chargea de lui faire parvenir cette lettre, et expédia sans retard un courrier à Ferdinand. Le grand-connétable et le fidèle P. Martyr lui écrivirent dans le même sens (2). Mais Ferdinand venait de quitter la côte d'Espagne, et il avait déjà abordé à Portofino dans l'État de Gènes, lorsqu'il fut rejoint, le 6 octobre 1506, par le courrier dépêché vers lui.

Malgré les invitations qui lui étaient adressées, ce prince ne jugea pas à propos de retourner si tôt en Castille; peut-être voulut-il d'abord laisser subir à ce pays les calamités de l'anarchie, avant d'y reparaitre pour lui offrir son secours: son retour pouvait de cette manière avoir l'importance d'un bienfait, dont ce royaume lui serait redevable. Il était d'ailleurs en proie à un

(1) Gomez, l. c. p. 996.

(2) Martyr, Ep. 347, 349. Gomez, l. c. p. 996. Zurita, l. c. c. 49

soupçon injurieux et mal fondé contre le grand-Capitaine, son vice-roi de Naples. Déjà il avait beaucoup fait pour limiter la puissance de ce grand homme, et, entr'autres choses, il avait transmis à d'autres magistrats une partie des pouvoirs de la vice-royauté. Mais alors ses soupçons le poussaient lui-même vers l'Italie, pour y déjouer les plans de trahison dont il le supposait coupable. Il poursuivit donc sa route vers Naples, et il se contenta d'adresser de Portofino des lettres amicales aux Grands, aux prélats et aux villes de Castille, pour les instruire, en termes pleins de bienveillance, de son prochain retour en Espagne (1). Quant à Ximenès en particulier, il le pria, dans l'intervalle, de prendre fidèlement en mains les intérêts du royaume, de ne point abandonner la malheureuse reine, et de lui adresser à lui-même de fréquents rapports sur l'état de la Castille (2).

Il n'était nullement besoin de ces exhortations pour stimuler le zèle de Ximenès, et ce ne fut pas sa faute, si la tranquillité de la Castille fut troublée à plusieurs reprises. Au reste, plusieurs des événements qui eurent lieu alors sont couverts d'une obscurité, qui se répand malheureusement jusque sur l'histoire de notre archevêque, et c'est ce que nous avons surtout à déplorer, au sujet de ce qui arriva avec l'infant Ferdinand. Charles, le fils aîné de Philippe et de Jeanne, n'avait pas accompagné ses parents en Espagne: il était resté à Gand, où il avait vu le jour. Mais Ferdinand, leur second fils, qui devint plus tard empereur après l'abdication de son frère, était né en Espagne, à Alcalá, et jusqu'à ce moment, il avait été élevé à Simancas, par Pierre Nunez de Guzman, grand commandeur de l'Ordre de Calatrava. Immédiatement après la mort du roi, ou lorsqu'il était à l'extrémité, Diégo Guevara, échanson de

(1) Zurita, l. c. o. 49 et 25. (2) Gomez, l. c. p. 998, 22 seq.

Philippe, se présenta à Simancas, accompagné du chevalier Philippe Ala et d'une division de la garde royale, et demanda, en présentant un ordre signé de Philippe, que l'Infant lui fût remis. Mais Guzman venait de recevoir de son neveu Ramiro Guzman, évêque de Catanea, la nouvelle, d'abord, de la maladie du roi, puis bientôt après, celle de sa mort : il suspecta donc l'authenticité de la signature royale, apposée à l'ordre daté du 24 septembre, et ne donna aucune suite à la demande de l'échanson. Au contraire, il fit conduire l'Infant dans le couvent des Dominicains de Saint-Grégoire à Valladolid, pour le mettre à l'abri d'un enlèvement : Cette affaire fit grande sensation et inspira des inquiétudes. Les uns accusèrent les seigneurs flamands d'avoir voulu s'emparer du prince pour le conduire secrètement en Flandre ; d'autres soupçonnèrent Guevara d'avoir agi dans l'intérêt de quelques Grands qui voulaient se révolter ; enfin Gomez est d'avis que Ximenès avait voulu s'assurer du prince, parce que, ne se fiant pas à ceux qui étaient chargés de son éducation, il craignait que le parti de la noblesse ne s'assurât de l'Infant, qui n'avait que trois ans et demi, pour le faire servir à la poursuite de ses plans ambitieux (1).

Impossible de dire laquelle de ces suppositions, ou si même une d'entr'elles était la vérité ; mais ce qui est certain, c'est que la reine Jeanne abandonna au Conseil de régence le soin du jeune prince, et que, sur un arrêté du Conseil, il fut laissé dans le couvent des Dominicains. En outre, dans la réunion de la noblesse qui eut lieu le 1<sup>er</sup> octobre, il fut décidé, et cela évidemment en vue de ce qui s'était passé, qu'aucun Grand ne pourrait s'emparer ni de la reine ni de l'Infant (2).

(1) Gomez, l. c. p. 996. (2) Zurita, l. c. c. 46 et 47. Gomez, l. c. p. 996.

Les peines que Ximenès se donna pour unir la noblesse, dans l'intérêt du maintien de l'ordre, de la justice et de la sûreté publique, obtinrent sans doute l'approbation et la reconnaissance de tous les gens bien pensants (1) : mais, comme il arrive souvent, sa bonne volonté fut plus grande que son pouvoir, et son autorité de primat ne suffit pas elle-même à maintenir en paix tant d'éléments de discorde. Le premier qui profita de l'interrègne pour se révolter fut le duc de Médina Sidonia. Pendant la guerre civile qui avait eu lieu sous Henri IV, la famille de ce seigneur avait arraché au faible monarque la forteresse de Gibraltar, à l'extrémité méridionale de l'Espagne (1466). En 1502, Ferdinand et Isabelle avaient redemandé et recouvré de leur vassal cette place si importante pour la sûreté de l'Espagne. Mais cette restitution avait été l'œuvre de la crainte et de la nécessité, plutôt que d'une détermination libre et volontaire, et c'est pourquoi le duc crut pouvoir profiter, pour recouvrer cette forteresse, de l'état de gêne où le gouvernement se trouvait en 1506. Le gouverneur royal la défendit vaillamment, et le comte Tendilla, gouverneur de Grenade, se hâta d'aller à son secours ; mais le duc n'en fit pas moins des tentatives réitérées pour s'en rendre maître, et prolongea le siège jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, époque où le retour de Ferdinand en Espagne le fit renoncer à ses prétentions (2).

D'autres troubles éclatèrent sur différents autres points de la péninsule. A Tolède, le comte de Fuensalida, s'armant d'une violence illégale, voulut enlever à don Pedro de Castillo sa charge de corrégidor ; à Madrid, les Zapata et les Aria coururent aux armes, les uns pour, les autres contre le roi Ferdinand ; à Séville, le marquis de Moya

(1) Zurita, l. c. p. 21. (2) Ferreras.

voulut reprendre par la force la place dont le roi Philippe l'avait à la vérité injustement privé ; et à Cordoue , le marquis Priégo alla si loin , qu'il excita une émeute et ouvrit les prisons de l'Inquisition (1). Les ordres du gouvernement restaient sans exécution ; chacun faisait ce qu'il voulait ; partout les Grands rassemblaient des troupes , afin de poursuivre par la violence leurs plans ambitieux ; et parmi les chefs mêmes du gouvernement , il s'éleva entre le grand-connétable et le duc de Najara de violentes dissensions , qui menacèrent de dégénérer en une lutte sanglante.

Tout cela suffisait bien pour convaincre Ximenès de l'insuffisance des mesures qu'on avait adoptées ; mais il en fut plus convaincu encore par la répugnance complète , que montra la reine pour toutes les affaires de l'État. Elle écoutait bien , à une fenêtre grillée , les propositions de l'archevêque et de ses collègues ; mais c'était là toute l'attention qu'elle y donnait , et elle ne signait absolument aucun décret présenté à son approbation , pas même lorsqu'elle en était priée par des suppliants tout en larmes (2). Elle permettait à Ximenès de demeurer dans le palais avec elle , mais elle s'interdisait tout entretien avec lui sur l'état des affaires publiques ; elle le voulait seulement pour compagnie et non pour conseiller , et se montrait très-irritée que le prélat se mêlât , comme elle disait , de ses affaires à elle (3).

L'unique chose qu'elle fit à cette époque , ce fut l'ordre qu'elle donna de payer les chanteurs belges qu'elle avait seuls conservés de la cour de Philippe et admis dans la sienne. Depuis sa jeunesse , elle avait aimé la musique , et

(1) Ferreras. Gomez, l. c. p. 998, 55.

(2) Gomez, l. c. p. 999, 38. Martyr, Ep. 323.

(3) Martyr, Ep. 347. Zurita, l. c. c. 24.

cet art faisait encore son unique consolation dans sa mélancolie (1). Un peu plus tard , quelque temps seulement avant son départ de Burgos , elle donna encore un autre signe d'activité , qui toutefois ne pouvait avoir pour effet que d'augmenter encore le mécontentement public , et l'état de trouble où l'on se trouvait. Ainsi , sans raison particulière , elle révoqua tout à coup toutes les grâces accordées par son mari pendant son administration (2). Pour le reste , constamment sourde et inaccessible à tout , elle répondait brièvement à chacune des demandes qui lui étaient faites , qu'elle ne pouvait rien faire autre chose que de prier pour l'ame de son mari , ou par ces mots : « Mon père viendra bientôt et aura soin de tout. » Elle payait des mêmes raisons les Belges attachés au service de son époux , et c'était en vain qu'ils lui demandaient leurs traitements , afin de pouvoir retourner dans leur pays (3). Il fut également impossible de l'engager à donner des ordres contre le duc de Medina Sidonia , révolté (4) , ou à pourvoir à plusieurs postes importants devenus vacants. Plusieurs églises entr'autres étaient devenues veuves de leurs pasteurs , et Ximenès pria la princesse de faire du moins connaître au pape les noms des personnes agréables qu'on pourrait y nommer. Mais elle répondit que son père viendrait , et qu'il connaissait mieux qu'elle les personnes capables de remplir ces postes. Voulait-on lui représenter le tort qui devait résulter , pour le salut des ames , de la vacance prolongée des sièges épiscopaux , elle faisait observer avec une pénétration dont elle donnait des preuves fréquentes dans ses intervalles lucides , « que ce dommage serait bien plus funeste , si elle nommait évêques des personnes incapables ; » et l'on ne pouvait obtenir

(4) Martyr, Ep. 347, 349. (2) Mariana, l. XXIIX, c. 3.

(3) Zurita, l. c. c. 24. (4) Martyr, Ep. 347.

sa signature. Elle restait, la plus grande partie du jour, assise dans un appartement obscur, le menton appuyé sur sa main droite, sans dire un seul mot, pleine d'aversion pour son entourage, et, en particulier, d'une haine jalouse pour toutes les personnes de son sexe (1), lesquelles n'osaient l'approcher, à l'exception de sa femme de chambre Dona Maria d'Ulloa, de la comtesse de Salinas et de l'épouse du grand-connétable. Cette dernière était fille naturelle de Ferdinand, et par conséquent sa demi-sœur, mais elle avait dû néanmoins quitter le palais de son époux, lorsque Philippe et Jeanne étaient venus s'y établir à Burgos : ce ne fut qu'après la mort de Philippe, qu'il lui fut permis de rentrer dans sa demeure (2); et la malheureuse princesse continua aussi quelque temps encore à y séjourner, jusqu'à ce que, pour motif de santé, elle alla habiter la maison de campagne de la Véga, près de Burgos (3).

Son état paraissait empirer de jour en jour et dégénérer en une folie complète. Ainsi, à la Toussaint 1506, elle se rendit de Burgos au couvent de Miraflores, où son époux avait été déposé temporairement, pour se convaincre que les Flamands n'avaient pas enlevé son corps. Elle fit ouvrir le cercueil, contempla longtemps le cadavre, le toucha de sa main en plusieurs endroits, l'œil toujours sec et l'âme calme en apparence; fit ensuite fermer le couvercle, et retourna sans délai à Burgos (4).

(1) Martyr, Ep. 348.

(2) Mariana, lib. XXIX, c. 3, p. 333. (3) Martyr, Ep. 320.

(4) Zurita, l. c. 26. Mariana, l. XXIX, 3. Fléchier, liv. II, p. 482, confond les détails d'une autre visite, qui eut lieu à Miraflores, le 20 décembre, avec celle du jour de la Toussaint, trompé sans doute par Pierre Martyr, qui ne parle que de la dernière; mais Mariana et Zurita ont parfaitement distingué les deux visites de la reine.

Dans de telles conjonctures, et le désordre du royaume allant toujours croissant, il n'était plus douteux pour personne que la désorganisation complète de l'État ne pouvait être prévenue que par un administrateur haut placé et revêtu d'un pouvoir absolu. En conséquence, une partie des Grands jetèrent les yeux sur l'empereur d'Allemagne, Maximilien, le père du défunt roi Philippe, désirant qu'il se chargeât de l'administration du royaume, d'autres étaient d'avis qu'on fit venir de Flandre le jeune Charles, qui n'avait pas encore 7 ans, afin qu'il nommât un administrateur et le revêtît de son pouvoir : d'autres voulaient faire contracter à Jeanne un second mariage, mais ils étaient divisés sur le choix d'un nouvel époux, les uns voulant qu'elle donnât sa main à son cousin Ferdinand, duc détrôné de Calabre; les autres, à un autre cousin, don Alonzo d'Aragon; d'autres, au roi d'Angleterre; d'autres enfin, au comte français Gaston de Foix, frère de Germaine. Mais Jeanne rejeta toutes ces propositions, en déclarant résolument qu'elle aimait son mari mort autant que lorsqu'il vivait (1). Enfin, ce qu'il y avait de meilleur, désirait le retour de Ferdinand, mais parmi eux aussi il y avait deux manières de voir : Ferdinand serait-il reconnu administrateur du royaume, quoiqu'absent, ou seulement après son retour en Castille? Ximenès était pour la première de ces deux combinaisons; et en défendant sa manière de voir, il s'attira le soupçon de ne vouloir remettre le pouvoir au roi, pendant qu'il se trouvait encore en Italie, qu'afin que Ferdinand le nommât lui-même son remplaçant (2). Ferdinand, en effet, avait, au rapport de Zurita, donné à Ximenès la commission et le plein pouvoir d'administrer la Castille en son absence, de

(1) Zurita, l. c. 24 et 22. Mariana, l. XXIX. Ferreras.

(2) Mariana, l. XXIX, c. 2, p. 334.

concert avec les Grands qu'il trouverait convenable de s'adjoindre (1). Toutefois, il y aurait plus que de la témérité, à vouloir attribuer le zèle du prélat pour les intérêts de Ferdinand au seul motif de la recherche de lui-même. Il se trouva que le bien du pays réclamait ce que l'amour-propre pouvait humainement faire désirer à Ximenès : mais qui oserait décider que l'égoïsme, que l'on suppose dans Ximenès, mais qui n'est pas prouvé, ait prononcé tout seul ? Psychologiquement parlant, n'est-il pas beaucoup plus juste, d'admettre que ces deux motifs ont pu agir en même temps (2) ?

Mais pour rappeler Ferdinand en Castille, comme le voulait Ximenès, il fallait, dans l'état où se trouvaient les choses, ou un décret royal ou une résolution des Cortès. Dans le but d'obtenir un décret royal, et de fournir à la reine l'occasion de se déclarer publiquement pour son père, contre le projet d'appeler l'empereur Maximilien ou quelqu'autre, Ximenès fit aux Grands la proposition de demander à la reine, lequel des princes proposés elle désirait qu'on appelât. Aussitôt une députation se rendit près de la princesse, et reçut, comme d'ordinaire, audience derrière la fenêtre grillée. Elle répondit cette fois d'une manière judicieuse, « qu'elle était résolue de passer sa vie loin des embarras du gouvernement, dans la retraite qui convenait à une veuve ; que si son fils Charles était assez âgé pour porter le fardeau du gouvernement, il faudrait avant tout autre l'appeler de la Belgique ; mais que les choses n'en étant pas là, ce qui lui était le plus agréable.

(1) Zurita, l. c. c. 25.

(2) Raisonnablement parlant, tout homme n'est-il pas bon tant qu'il n'est pas prouvé méchant ? Et charitablement parlant, doit-on supposer ces intentions à un homme, aussi dévoué que Ximenès à tous ses devoirs ?

c'était que son père revint, parce que Ferdinand connaissait l'Espagne à fond, et qu'il avait particulièrement tiré la Castille de la situation la plus déplorable. Quant à Maximilien, il était déjà assez accablé de soins et de peines, et il succomberait sans aucun doute, si on voulait encore le charger du gouvernement d'un royaume qu'il ne connaissait pas du tout. » Charmé de cette déclaration, Ximenès voulut profiter du moment favorable pour obtenir de la reine la signature d'une pièce, dans laquelle Ferdinand serait invité à revenir le plus tôt possible. Mais tout à coup on vit renaître en elle cette horreur pour toute espèce de signature, qui était chez elle une sorte de maladie, et elle fit avorter par cette étrange réponse un plan presque mené à bonne fin : « Mon père a tant à faire en Italie, que je ne puis lui imposer une nouvelle charge, ni lui conseiller dans cette saison un voyage par mer : toutefois si vous êtes d'un autre avis, écrivez-lui vous-mêmes (1). »

Un peu plus tard, on la pria de nouveau d'agréer qu'on envoyât une députation à son père. Elle répondit : « Je désirerais que mon père revint *pour me consoler*, » mais elle ne voulut pas entendre parler de sa régence. En effet, quelque inactive que fût Jeanne, elle était jalouse de son pouvoir ; sans régner elle-même, elle ne voulait pas que d'autres le fissent en son nom, et c'est ce qui donna naissance à son éloignement pour Ximenès, dont elle disait souvent, en se plaignant, qu'il se mêlait trop de ce qui la regardait (2). Sa répugnance pour lui alla même si loin, que, vers ce temps-là, elle lui interdit l'entrée de son palais, mesure qui, dans un premier moment d'émotion, fit venir à l'archevêque la pensée de quitter

(1) Gomez, l. c. p. 999. Martyr, Epp. 318, 320, 323.

(2) Zurita, t. VI, l. 7, c. 24.

la cour et de se retirer complètement des affaires. Mais tous les gens bien pensants furent effrayés du tort qui pourrait en résulter pour le bien public, et Jeanne d'Aragon, épouse du grand-connétable, réussit, par sa médiation, à réconcilier en quelque sorte la reine avec Ximenès (1).

Il n'est guère croyable, vu l'aversion de la reine pour l'archevêque, qu'un homme si sage ait jamais tenté l'imprudente démarche, de présenter à la signature de la reine un document, où il eût été nommé *ad interim* administrateur du royaume. Ce bruit naquit, selon toute vraisemblance, de ce que Ximenès avait désiré obtenir de la reine des pleins pouvoirs, pour réprimer la rébellion du duc de Médina Sidonia (2). Mais ce qui ne peut absolument se soutenir, c'est l'assertion de Gomez (3), reproduite sans la moindre critique par les autres biographes de Ximenès, savoir que l'archevêque, longtemps avant la convocation des Cortès, fut nommé, par le Conseil de régence, seul administrateur du royaume.

Non-seulement P. Martyr et Zurita ne disent pas un mot de cet événement, mais partout leur récit suppose la durée du Conseil de régence jusqu'à la réunion des Cortès. Il est aussi dans le fait entièrement superflu de vouloir, par des relations qui ne sont nullement garanties, ajouter à la grandeur politique de Ximenès, et lui attribuer une dignité, que la reine, dans les dispositions qui l'animait alors, n'aurait jamais reconnue.

Cet état malheureux de Jeanne, si regrettable pour le royaume lui-même, remplissait d'inquiétude toute la Castille; et l'on discutait sur le point de savoir si elle avait hérité cette folie de sa grand'mère, Isabelle de Portugal.

(1) Zurita, l. c. c. 26.

(2) Ibid. 27. Mariana, l. XXIX, c. 2. (3) Gomez, l. c. p. 997.

ou si elle n'avait pas été enchantée en Belgique, par quelque maîtresse de son mari défunt (1).

Le second moyen de venir en aide au royaume était la convocation des Cortès, et Ximenès résolut, avec ses collègues, de les réunir à Burgos en novembre 1506, afin que leur décision tranchât la question de la régence. Mais auparavant, il avait sagement fait promettre par serment à tous les partis de la noblesse, de n'entrer en attendant dans aucune négociation avec aucun prince, au sujet de la régence (2).

Tandis que Ximenès s'occupait ainsi de la convocation des Cortès, d'autres partisans de Ferdinand, entr'autres le duc d'Albe, cherchaient à y mettre obstacle. Cette fraction s'appuyait à la vérité des paroles mêmes du roi catholique, qui prétendait fonder son droit à la régence, sur le testament de son épouse et sur les décrets des Cortès de Toro, et qui, comme il le disait du moins publiquement, ne voulait pas entendre parler d'une décision nouvelle à prendre par les Cortès. Mais Ximenès, avec les autres amis du roi, et, à la fin, le roi lui-même (3), considéraient que Ferdinand, par son traité avec Philippe, avait renoncé au droit acquis par le testament de la reine et par la décision des Cortès de Toro (4).

Pour amener, dans de telles conjonctures, à une reconnaissance générale, et, autant que possible, pacifique, de Ferdinand, il fallait donc, comme le voulait Ximenès, une réunion des Cortès, et le Conseil d'Etat prépara sans délai les pièces nécessaires pour cette convocation. Aussi-

(1) Gomez, l. c. p. 999. Fléchier, l. II, p. 180.

(2) Zurita, l. c. c. 22. (3) Ibid. 34.

(4) Ib. 22, 26 et 27, rapporte au long les négociations qui eurent lieu entre le duc d'Albe et Ximenès au sujet de la convocation des Cortès.

tôt les partis commencèrent à travailler avec activité, pour déterminer en leur faveur les choix des provinces et des villes. Les provinces de Guipuscoa et de Biscaïe, qui n'avaient pas le droit de se faire représenter aux Cortès, demandèrent aussi, pour cette fois et par exception, le droit de voter (1).

Le parti de Ferdinand l'emportait évidemment dans les élections, et le peuple manifesta publiquement le désir de son retour, attendu que c'était le seul moyen d'avoir la paix (2). Pour compléter son triomphe, il ne fallait que l'ouverture des Cortès et leur reconnaissance par la reine. Dans le but de l'obtenir, les Grands, le Conseil d'Etat et le magistrat de Burgos se rendirent au palais, et Ximenès pressa la princesse de répondre aux vœux de la députation, parce que le bien du royaume dépendait de la convocation des Cortès (3). Mais aucun motif n'eut la force de déterminer la reine à donner son consentement (4). La nécessité où l'on se trouvait détermina alors Ximenès, en dépit des usages et des protestations du duc d'Albe, à faire convoquer les Etats par le Conseil Royal, puisque la princesse ne s'y prêtait pas; mais l'édit publié à cet effet n'eut pas dans toutes les provinces l'écho nécessaire; un petit nombre seulement des membres des Cortès se trouvèrent réunis vers le milieu de novembre, et ne tardèrent pas à se séparer (5).

La réunion des Cortès mettait fin au gouvernement provisoire; et en conséquence, Ferdinand envoya à Ximenès, au duc d'Albe et au grand-connétable plein pouvoir d'administrer l'Etat (6).

(1) Zurita, l. c. c. 22. (2) Id., 25. (3) Id., 4. (4) Id., 22.

(5) Id. 28. Mariana, l. XXIX, c. 2, p. 330.

(6) Id. 32. Prescott, 1 p., p. 447.

Avec l'espèce de dureté qui était dans son caractère, Ximenès voulut profiter de la réunion des Cortès pour faire déclarer officiellement ce que toute l'Espagne savait, c'est-à-dire, l'incapacité de la reine. Il désirait qu'elle fût déclarée avant le retour de Ferdinand, afin d'épargner à ce prince le désagrément de proposer lui-même une pareille mesure contre sa fille, et de n'être pas du moins entravé par elle dans l'administration du pays. Il est hors de doute que la proposition de l'archevêque était bonne; mais il est certain aussi qu'elle blessait les égards de délicatesse qu'on devait à cette malheureuse princesse, et que, pour cette raison, ni le peuple, ni Ferdinand lui-même, ne pouvaient l'approuver (1).

Cependant l'ardeur que Ximenès avait mise d'abord à presser la convocation des Cortès, fit place un peu plus tard à une autre manière de voir, lorsqu'il s'aperçut que dans le cours des séances, elles se divisaient de plus en plus, et accordaient au parti autrichien une influence toujours croissante sur leurs résolutions. Il regarda donc dès lors, ainsi que le duc d'Albe et le grand-connétable, l'ajournement des Etats comme une nécessité (2); aussi fut-ce sans regret qu'il vit la reine, le jour avant son départ de Burgos, donner à une députation des Cortès l'ordre verbal de retourner dans leurs foyers. En conséquence, le Conseil royal les ajourna pour quatre mois (3).

Après le renvoi des Cortès, la reine prêta enfin l'oreille aux prières de son entourage, et quitta Burgos, où une épidémie s'était déclarée. Depuis quelques semaines, elle s'était déjà retirée à la Véga, maison de campagne située près de la ville; mais alors elle prit le parti de s'éloigner

(1) Zurita, c. c. 21 et 22. (2) Id. 34, 36.

(3) Id., 44. Mariana, l. XXIX, c. 3, p. 333.

de la contrée même. Beaucoup de Grands voulurent profiter de ce changement de résidence, pour acquérir sur la reine une plus grande influence, et lui proposèrent à cet effet plusieurs de leurs châteaux pour demeure. Ximènes lui-même, au rapport de Zurita, eut cette pensée (1); mais Gomez assure, au contraire, qu'il tâcha de détourner la reine, à cause de sa grossesse, de faire ce voyage (2).

Quoi qu'il en soit, Jeanne fit échouer tous ces efforts, soit bienveillants, soit malveillants, par l'opiniâtreté avec laquelle elle persista dans sa propre manière de voir. Elle se rendit donc d'abord, le 20 décembre 1506, à Miraflores, pour y faire déterrer le cadavre de son mari et l'emporter avec elle dans son voyage. En vain l'évêque de Burgos lui représenta que cela était contraire aux lois de l'Eglise, aussi bien qu'au testament même de Philippe, et qu'il n'était pas permis, pendant les six premiers mois, de troubler les cendres d'un mort.

Cette résistance l'anima de la plus violente colère, et lui fit proférer les menaces les plus terribles, si l'on n'obéissait à ses ordres. La crainte que la véhémence de ses sentiments ne lui fût nuisible, surtout dans l'état où elle se trouvait, fit enfin condescendre à ses désirs, et tous les seigneurs présents, le nonce du pape, les envoyés de Maximilien et de Ferdinand, les évêques de Burgos, de Malaga, de Jaen et de Mondonedo, ainsi que Pierre Martyr, durent contempler le cadavre, pour prononcer sur son identité. Mais ils ne purent rien voir, dit Pierre Martyr (3), qu'une figure entièrement enveloppée dans des linceuls et totalement méconnaissable.

Jeanne fit ensuite placer le cercueil, couvert d'or et de soie, sur une voiture attelée de quatre chevaux de Frise,

(1) Zurita, c. 22. (2) Gomez, l. c. p. 999, 46. (3) Martyr, Ep. 324.

et le fit conduire devant elle, vers la petite ville de Torquemada, entre Burgos et Valladolid, où elle ordonna de s'arrêter.

Malgré le peu d'éloignement de cette ville, on avait mis deux jours à faire le trajet, la reine ne voyageant que la nuit, à la lueur des flambeaux, parce que, disait-elle, « une honnête femme, après la mort de son mari, qui a été son soleil, doit fuir la lumière du jour et ne marcher que dans l'obscurité » (1).

A Torquemada, le corps fut, par son ordre, porté dans l'église principale, qu'elle fit entourer de nombreuses gardes, comme si un ennemi voulait la prendre d'assaut; c'était pour empêcher qu'aucune personne du sexe n'approchât du cercueil; car la jalousie tourmentait encore cette princesse, même après la mort de son époux.

Chaque jour, des services funèbres avaient lieu auprès du cadavre; le matin, la messe des morts; le soir, les vêpres; chose qui, pendant le voyage également, n'avait pas été plus négligée que la garde du cadavre (2).

Ximènes resta d'abord à Burgos avec le Conseil royal, le grand-amiral et le duc de Najara (3); mais il ne tarda pas non plus à se rendre à Torquemada, pour être présent lors du moment important de la délivrance de Jeanne. Ainsi que tous les amis de l'ordre, il craignait vivement que la malheureuse princesse ne vint à mourir de ses couches, et que, de cette manière, la tutelle du jeune Charles, conformément au droit, ne passât, ainsi que la régence d'Espagne, à son aïeul paternel, l'empereur Maximilien, en faveur de qui les sieurs de Véré et del Burgo avaient déjà gagné un parti dans la noblesse. Ils avaient gagné entre

(1) Martyr, Ep. 359. Mariana, l. XXIX, c. 3. Fléchier, l. II, p. 493.

(2) Martyr, Ep. 324. (3) Zurita, l. c. c. 37.

autres le duc de Najara et don Manuel, et avaient même réussi à lui faire adresser l'invitation de venir prendre la régence de la Castille. En effet, Maximilien, qui négligeait le soin de ses propres États, afin de pouvoir encore s'agrandir, et qui plus tard même, se mit en tête de devenir pape, Maximilien, dis-je, comme frappé d'aveuglement, avait accepté le titre de roi de Castille (1); et Andrea del Burgo avait même eu la hardiesse de faire à Ximenès lui-même les offres les plus brillantes, s'il voulait se déclarer pour l'empereur d'Allemagne (2). Mais Ximenès avait repoussé ces propositions avec chaleur et fait échouer le plan des Flamands (3). Dès lors, il n'était pas étonnant que ces derniers suspectassent ses desseins; mais ce qui devait lui être bien plus pénible, c'était d'être regardé avec défiance même par quelques partisans isolés de Ferdinand. La prudence, cependant, lui faisait un devoir de ménager aussi les adversaires du roi catholique, et d'empêcher ainsi une scission déclarée dans la noblesse; car ce n'était qu'en empêchant cette division de devenir plus tranchée, qu'il restait possible de remettre au roi l'administration de la Castille, sans avoir à verser le sang des citoyens. Mais tant de circonspection et de prudence déplaisait aux plus ardents partisans du roi d'Aragon; et ce furent eux probablement, qui donnèrent naissance à ce soupçon, dont parle Zurita (4), que l'archevêque aurait peut-être bien aimé que le jeune Charles fût déclaré roi, et qu'en attendant, l'administration du royaume lui fût confiée à lui-même. Mais un pareil soupçon ne tient pas devant les grands sacrifices, que l'archevêque s'imposa pour soutenir les

(1) Zurita, l. c. c. 25.

(2) Ibid., l. c. c. 22. On peut ajouter, à la décharge de Burgo, qu'il agissait à contre cœur dans ce qu'il devait faire contre Ferdinand, comme il l'avoua lui-même. Pierre Martyr, Ep. 335.

(3) Ib. c. 28. (4) Ib. l. c. c. 29.

intérêts de Ferdinand. Ainsi, entr'autres choses, pour conserver à Ferdinand la fidélité de la garde royale, il dépensa plus de soixante mille ducats, qu'il paya de ses deniers, attendu que la pénurie des finances, qui était l'ouvrage de Philippe, avait mis la couronne hors d'état de s'acquitter de cette charge (1).

La crainte même de voir la reine succomber, était un effet de son zèle pour Ferdinand et pour le bien du royaume; mais sa sollicitude fut heureusement vaine cette fois, et, le 14 janvier 1507, la reine accoucha heureusement d'une princesse, qui fut baptisée par Ximenès et reçut le nom de Catherine. Elle épousa plus tard le roi de Portugal (2).

La reine reprit bientôt ses forces; mais son état mental, au lieu de s'améliorer, fut encore aggravé par les folles illusions d'un moine. Elle avait emmené de Miraflores deux chartreux, pour garder le corps de son mari. L'un de ces religieux, soit par l'effet d'une ignorance superstitieuse, soit simplement par bonhomie, lui raconta comment une fois, dans des temps reculés, un roi, quatorze ans après sa mort, avait tout à coup été rendu à la vie. Il n'en fallut pas plus à la malheureuse princesse: dès lors elle fut continuellement dans l'attente de l'heure où son époux ressusciterait (3); et elle était tellement absorbée par cette pensée, qu'elle ne prêtait aucune attention aux propositions que Ximenès et d'autres lui faisaient de quitter Torquemada. La peste qui désolait alors l'Espagne y avait aussi éclaté, et avait même déjà enlevé une femme de chambre de la reine. Huit personnes de la suite de

(1) Zurita, l. c. 28.

(2) Gomez, l. c. p. 999, 54, donne par erreur à sa naissance la date XIX Calendas *Januarias*, au lieu de *Februarias*. Zurita, l. c. 43, et Mart. Ep. 334.

(3) Martyr, Ep. 328.

l'évêque de Malaga , qui avait accompagné la princesse , avaient succombé , et la contagion avait déjà gagné la demeure de P. Martyr (1). Aussi ce dernier avoue-t-il que tout le monde aurait désiré de partir , si l'on n'avait été retenu par la honte d'abandonner la reine.

Dans de telles conjonctures, Ximenès crut devoir, en vertu de ses pleins pouvoirs, transférer à Palencia le Conseil royal, ainsi que le Conseil de l'Inquisition ; mais il continua à rester lui-même dans l'entourage de la princesse (2). Pour elle, elle persistait à ne pas vouloir se mêler des affaires du gouvernement, et d'ailleurs, elle ne le pouvait. Devait-elle apposer une signature, c'était, dit P. Martyr, comme si ses doigts eussent tenu ensemble (3), et peu lui importait, à ce qu'il semblait, la ruine du royaume, pourvu qu'elle ne fût pas tirée de son apathique torpeur, laquelle allait si loin, qu'elle n'en pouvait venir d'elle-même à se lever, une fois qu'elle était assise (4). Quant aux partis de la noblesse, dont le grand connétable et le duc de Najara étaient les chefs, leur haine mutuelle s'accrut au point qu'à Torquemada même, où résidait la reine, ils en seraient venus aux mains, si la princesse ou plutôt Ximenès par son intermédiaire, n'eût envoyé des médiateurs pour s'interposer entr'eux (5).

Rien d'étonnant dès lors que l'arrivée de Ferdinand fût attendue tous les jours avec plus d'impatience, et qu'on éprouvât tous les jours un chagrin plus vif, comme dit Martyr, de se voir trompé par de vaines promesses.

(1) Martyr, Ep. 329, 335. — Gomez, l. c. p. 999, 86 seqq.

(2) Martyr, Ep. 330. Gomez, l. c. p. 1000.

(3) Martyr, Ep. 334. (4) *Ib.*, 332. (5) *Ib.*, 334.

Afin de prévenir le retour d'excès pareils à ceux dont on vient de parler, Ximenès fortifia la garde de la reine, et enrôla pour lui-même un corps de trois cents hommes de pied et de cent cavaliers, voulant être en état de maintenir l'ordre et d'imposer aux Grands, qui s'étaient rendus à la résidence de la reine avec des escortes armées. Bien plus, jugeant encore cette mesure insuffisante pour protéger la personne de la reine contre toute tentative d'enlèvement, et pour assurer complètement l'ordre public, il fit adopter un décret, qui défendait à tout autre qu'à la reine et à lui, de conserver des troupes sur pied, dans l'endroit où résidait la cour (1).

Vers ce temps là, Ximenès se rendit à Cisneros, petite ville d'où sa famille était originaire, pour y rendre visite et faire des présents aux personnes de sa parenté. Les habitants de cette ville le reçurent avec pompe, et l'archevêque, de son côté, leur fit obtenir la faveur qu'ils demandaient, d'avoir désormais pour régler leurs différends, non des employés de l'Adelantade de Castille, mais des *dumvirs* élus librement comme officiers municipaux (2).

Vers la fin d'avril 1507, la reine quitta enfin Torquemada, où régnait la contagion ; mais ce fut, comme dit P. Martyr, pour tomber presque de Charybde en Scylla. En effet, elle choisit pour résidence Fornillos, bourg voisin, où l'on pouvait à peine trouver de quoi la loger avec toute sa suite. Elle emmena naturellement encore avec elle le cadavre de son époux, et se signala dans ce court voyage par de nouvelles folies. Entre Torquemada et Fornillos, elle aperçut un couvent et résolut d'y passer la nuit. Mais dès qu'elle vit que c'était un cou-

(1) Zurita, c. 43, 44. Mariana, l. XXIX, c. 5, p. 387.

(2) Gomez, l. c. p. 1000, 10 seqq.

vent de femmes, elle en fit au plus vite emporter le cercueil, et passa la nuit en pleine campagne, en dépit d'un vent violent, qui permettait à peine de conserver les torches allumées. Non contente de cette précaution, elle fit de nouveau ouvrir le cercueil, pour considérer elle-même le cadavre, et le faire regarder par les principaux personnages de son cortège. A peine le jour commença-t-il à poindre, que l'escorte dut se remettre en route, et elle atteignit ainsi au premier chant du coq la localité susdite. Là, elle s'établit dans la maison d'un riche laboureur, plus spacieuse et plus jolie que les autres, et qui se recommandait d'ailleurs par la belle vue dont elle jouissait. On tâcha bien de la déterminer, à pousser jusqu'à Palencia, qui n'était pas éloigné, et où le Conseil royal était réuni, mais elle refusa absolument, en disant « que les veuves ne doivent pas habiter les grandes villes ni de magnifiques demeures. » En conséquence, bon nombre de ses gens durent se construire des huttes, pour avoir un abri à Fornillos (1).

La reine appela bientôt près d'elle les conseillers royaux qui étaient à Palencia, et congédia du Conseil d'état tous les membres qui avaient été choisis seulement par Philippe, et qui ne l'étaient pas déjà sous Isabelle. Toutes les prières qu'on lui adressa individuellement pour y être maintenu, furent vaines (2). Gomez soupçonne Ximenès de lui avoir donné ce conseil (3), et nous le croyons volontiers lorsqu'il représente les conseillers nommés par Philippe comme des hommes incapables dont le renvoi était sous ce rapport tout à fait opportun.

(1) Martyr, Ep. 339. (2) Zurita, c. 54. Martyr, Ep. 339.

(3) Gomez, l. c. p. 4000, 6. Il est d'ailleurs dans l'erreur, quand il dit que cette mesure fut prise lorsqu'on était encore à Torquemada : et Flécher le copie, quoique Martyr et Zurita soient ici plus exacts.

Mais cette mesure irrita, d'autre part, beaucoup de grandes familles, et elle était sous ce rapport en opposition avec le dessein bien arrêté de Ximenès d'affaiblir, autant que possible, la haine des partis. Ajoutez à cela que P. Martyr qui, avec les évêques de Malaga et de Mondonedo, jouissait auprès de Jeanne de la plus grande confiance et qui se trouvait constamment dans son entourage, représente cette mesure uniquement comme le fait de la reine, et ne dit pas un mot qui fasse croire que Ximenès ou quelque autre lui eût inspiré cette résolution (1). Bien plus, une lettre postérieure de P. Martyr (Ep. 349) nous fait connaître, qu'à Fornillos, la reine ne recevait, à l'exception des deux évêques et de lui, absolument personne, pas même Ximenès. Enfin, Zurita dit expressément que Ximenès et le grand connétable s'étaient, quoiqu'en vain, opposés à ce renvoi des conseillers (2). Dès lors il n'y a plus à douter que le jugement de Gomez n'ait porté à faux en cette circonstance.

Cette épuration faite, la reine ordonna aux membres restants de gouverner désormais en son nom (3) ; mais il était impossible de réprimer énergiquement les troubles et les désordres qui régnaient dans toutes les parties du royaume, surtout les luttes violentes et les soulèvements qui avaient lieu, et de les punir comme on eût dû le faire. Ainsi, à Médina del Campo, par exemple, l'élection d'un abbé fut l'occasion d'une querelle sanglante entre les bourgeois de cette ville. D'autre part, Dionys Castro, comte de Lemos, s'était remis par la force en possession de Ponferrat, qui lui avait appartenu auparavant, mais qu'il avait légalement perdu par sentence du roi Ferdinand. A Ubéda, un parti était d'avis qu'on

(1) Martyr, Ep. 339. (2) Zurita, c. 54.

(3) Martyr, Ep. 339.

appelât le prince Charles ; un autre , était pour Ferdinand ; et les uns et les autres se livraient à des querelles violentes et acharnées , auxquelles le préfet de la ville , Antoine Manrique , avait donné occasion . Des troubles semblables régnaient à Tolède et à Avila . Du sud , le comte Tendilla , vice-roi de Grenade , envoyait de tristes nouvelles : ses soldats désertaient faute de solde ; les côtes , sans défense , étaient en butte aux incursions des Maures d'Afrique , et il manquait d'argent pour lever des troupes . Ajoutons que Tendilla lui-même devint suspect à Ximenès de soutenir secrètement les adversaires du roi (1).

Dans de telles conjonctures , Ximenès , se voyant hors d'état de maintenir l'ordre par la force , crut lui-même devoir modérer son ancienne sévérité et ses principes d'absolutisme , pour adopter une politique de temporisation (2). Il convoqua donc les Grands pour délibérer avec eux sur les moyens de porter remède aux maux de l'État : mais ils étaient eux-mêmes à bout d'expédients , et ils se contentèrent de confirmer l'archevêque dans sa manière de voir . Toutefois , celui-ci , voulant faire ce qui était en son pouvoir , envoya à Ubéda des commissaires chargés de punir les chefs de la révolte ; il menaça les villes de Tolède et d'Avila d'un châtement sévère , si elles ne rentreraient au plus tôt dans le repos ; il permit au comte de Tendilla d'augmenter autant que possible les revenus du roi à Grenade , et d'en tirer de quoi solder ses troupes ; enfin , le duc d'Albe et le comte de Benavente , furent chargés de réduire le comte de Lemos , et celui-ci , dans une lettre adressée à Ximenès , lui envoya sa soumission au roi Ferdinand (3).

(1) Martyr . Epp 350, 352 . Gomez , l. c. p 4000 . Mariana , l. XXIX , c. 5 .

(2) Gomez , l. c. p. 4000 . 47 , seq .

(3) Gomez . l. c. p 4004 .

Mais l'archevêque tâcha surtout , par des négociations avec les principaux Grands , de rapprocher de plus en plus les partis , et d'obtenir de tous la reconnaissance du roi Ferdinand (1), afin qu'à son arrivée en Espagne , il fût assez puissant pour rétablir partout l'ordre troublé .

Dans cette entreprise , il eut souvent à lutter contre son propre parti , entr'autres contre le grand connétable et le duc d'Albe , tantôt parce qu'ils regardaient de telles négociations et conventions comme outrageantes pour Ferdinand , tantôt et surtout , parce qu'ils croyaient pouvoir se plaindre de ce qu'on promettait des faveurs à leurs adversaires , tandis qu'eux seuls les avaient méritées par leur fidélité (2). Un autre obstacle pour Ximenès , sous ce rapport , c'était le manque de pleins pouvoirs suffisants , et il les requérait encore cette fois de Ferdinand , de la même manière qu'il les avait possédés l'année précédente dans ses négociations avec Philippe (3). Il ne paraît pas qu'il les obtint ; mais il réussit néanmoins à gagner jusqu'aux ennemis les plus acharnés de Ferdinand , tels que Garcilasso de la Véga , le marquis de Villena , le comte de Benavente et le duc de Béjar ; quelques-uns seulement , comme le duc de Najara et don Manuel , restèrent irréconciliables (4).

A côté de Ximenès , l'ambassadeur de Ferdinand , Louis Ferrer , travaillait aussi dans le même sens , et ses efforts avaient surtout pour but de conserver ou de rétablir la bonne harmonie entre l'archevêque , le duc d'Albe , l'amiral et le grand connétable (5).

(1) Il voulait n'employer la force que contre les deux plus violents ennemis de Ferdinand , le duc de Najara et don Manuel (Zurita , l. c 44.)

(2) Zurita , l. c. c. 34 . (3) Ib 24 .

(4) Zurita , l. c. 39 , 44 , 53 , et l. VIII , c. 6 .

(5) Zurita , l. c. lib. VII , c. 35 .

Ferdinand, de son côté, cherchait aussi à témoigner sa reconnaissance à Ximenès pour tant de bons services : et déjà, pendant son séjour en Italie, le bruit courait en Espagne qu'il avait demandé et obtenu pour lui du pape Jules II le chapeau de cardinal, et qu'il songeait en outre à le nommer Grand inquisiteur de Castille (1). Zurita assure que ces deux dignités étaient dans les vœux de Ximenès (2), et il ajoute, en un autre endroit, que Ferrer, au nom du roi, lui fit à ce sujet des propositions, et lui promit en même temps un évêché pour Ruyz, son ami (3). Tout cela se réalisa en effet après l'arrivée du roi ; mais, en attendant, Ximenès avait encore plus d'un déboire à essuyer.

Outre les sollicitudes nombreuses que lui donnaient les affaires de l'État, une dispute de droit ecclésiastique qui surgit alors fut encore pour lui une cause de chagrin. À Ranera, dans l'archidiocèse de Tolède, un bénéfice devenu vacant fut donné par Ximenès à P. Martyr. Quoique ce savant fût déjà prieur de l'archevêché de Grenade, la discipline ecclésiastique concernant la pluralité des bénéfices était à cette époque si peu observée, qu'il ne se fit aucun scrupule d'en acquérir un second, bien qu'il ne pût observer la résidence dans aucun des deux, et qu'il dût constamment être à la suite de la cour. Ximenès, de son côté, ne fit aucune difficulté de donner une place avec charge d'ames, comme Martyr l'appelle lui-même, à un homme qui ne pouvait l'administrer lui-même, mais seulement par un vicaire. Toutefois, comme il n'était pas tout à fait certain que la collation de cette place n'était pas réservée au pape, le nonce pontifical l'avait aussi, le cas échéant, assurée à P. Martyr ; et le pape Jules II avait fait confirmer la chose par la daterie. Mais pour compléter

(1) Martyr, Ep. 340, 343.

(2) Zurita, l. c. c. 29. (3) Ib., 22.

l'image du peu d'ordre qui existait alors, et auquel le concile de Trente a remédié, Bernardin de Mendoza, archidiacre du district de Guadalajara, dont Ranera faisait partie, avait de sa propre autorité pris possession de ce bénéfice, en s'appuyant d'une expectative obtenue du pape Alexandre VI, et peut-être plus encore, de la puissance de sa famille, et, en particulier, de son frère, le duc d'Infantado. Pendant assez longtemps, P. Martyr chercha mais en vain, par des représentations écrites, à amener son compétiteur, autrefois son ami, à lui rendre son bénéfice, qui rapportait par an environ soixante ducats. En vain aussi le duc d'Infantado lui-même s'employa-t-il auprès de son frère en faveur de P. Martyr (1). Bernardin résista résolument aux ordres de l'archevêque et même à ceux du pape, sans avoir aucunement égard à l'objection qu'on lui faisait, que les expectatives données par Alexandre VI avaient naturellement perdu toute force par le fait de sa mort ; et il alla même jusqu'à reprocher à Ximenès que lui-même, autrefois, il avait défendu avec aussi peu de déférence son expectative sur Uzéda. Enfin, il poussa les choses jusqu'à tâcher de se maintenir par la voie des armes en possession du bénéfice ; il remplit de soldats l'église de Ranera et la fit barricader, tellement que l'archevêque dut le menacer tout à la fois des armes temporelles et des spirituelles, de l'emploi de la force militaire et de l'excommunication. Bernardin en fut probablement effrayé ; car il trouva enfin bon de se soumettre à l'archevêque et d'abandonner à Martyr le bénéfice en question (2).

Mais ce qui causa à Ximenès plus de joie encore, ce fut la nouvelle que le roi Ferdinand avait quitté la côte d'Italie vers la fin de juin. Presque tout le peuple

(1) Martyr, Ep. 347. (2) Gomez, l. c. p. 4004.

partagea son allégresse , et Ferrer entra bien certainement dans ses sentiments , en priant la reine d'ordonner des prières publiques , pour obtenir à son père un heureux voyage. Toutefois Jeanne répliqua « que l'arrivée de Ferdinand était si méritoire , que celui qui agissait si noblement devait , sans cela , être protégé de Dieu, et n'avait pas besoin de l'intercession des hommes. » Il fut donc encore impossible de la déterminer à donner un ordre à ce sujet , et il ne fallut rien de moins que l'incendie de l'église de Fornillos , où le cadavre de Philippe faillit être réduit en cendres , pour la tirer alors de sa morne inactivité (1).

Sur ces entrefaites , Ferdinand étant parti de Naples , avait passé devant Ostie , où l'attendait inutilement le pape Jules II (2) , et avait fait voile pour Savone. Il eut , dans cette ville , une magnifique entrevue avec Louis XII de France. Il avait alors à sa suite le grand capitaine , à qui , par défiance , il venait , sous un prétexte spécieux , de retirer la place de gouverneur de Naples. En revanche , cet illustre général jouit , comme d'un triomphe , des honneurs extraordinaires dont il fut comblé par Louis XII , qu'il avait si souvent combattu (3).

Le 20 juillet 1507 , Ferdinand atteignit la côte d'Espagne , et prit terre à Valence , dans son royaume héréditaire. Après avoir pris un peu de repos , il se dirigea à petites journées vers la Castille , tandis que les Grands venaient en foule à sa rencontre avec de brillants cortèges (4). Sa fille aussi voulut aller au-devant de lui

(1) Martyr, Ep. 354.

(2) Ferdinand prétextait qu'il avait craint quelque danger pour sa flotte dans le port d'Ostie ; mais on soupçonna qu'il n'avait pas voulu conférer avec le pape , lequel prit très-mal , dit-on , ce manque d'égards. Mart, Ep. 352, 353.

(3) Martyr, Ep. 353. (4) Ib. 358.

jusqu'aux frontières de son royaume ; mais Ximenès , par l'ordre de Ferdinand lui-même , la détourna d'un voyage si fatigant (1) , et lui proposa , au contraire , de se rendre dans une ville peu éloignée de Fornillos , qui fût assez grande pour donner asile aux deux cours royales. En conséquence , le 24 août , vers minuit , Jeanne , avec le cadavre de Philippe , et accompagnée de Ximenès et du reste de la cour , sortit de Fornillos , et se rendit à Tortolès , ville éloignée d'environ quinze milles (2). Quelques jours auparavant , le 21 août , Ferdinand était arrivé aux frontières de la Castille , où il fut reçu solennellement par le duc d'Infantado , l'amiral , un grand nombre de Grands et de dignitaires des ordres de chevalerie (3).

Enfin , le 29 août , le roi arriva aussi à Tortolès , où il rejoignit sa fille : il pleurait de joie , tandis que la joie intérieure de Jeanne avait peine à triompher de la stupide froideur de son extérieur.

Après un long entretien , auquel Ximenès assista seul (4) , il fut résolu que la cour serait transportée à Santa Maria del Campo , dont le roi prit la route au point du jour , et Jeanne , selon sa coutume , au milieu de la nuit , et toujours avec le cadavre de Philippe. A leur arrivée , Ferdinand prit en main le gouvernement de la Castille , avec un pouvoir sans limites , et du plein consentement de sa fille ; et il se montra si sûr de son affaire , qu'il négligea d'abord de demander l'approbation des Cortès : ce ne fut qu'au bout de trois ans , le 6 octobre 1510 , qu'il jugea à propos de la provoquer (5).

(1) Gomez , l. c. p. 4002, 43. (2) Martyr, Ep. 359. (3) Ferreras.

(4) Gomez, l. c. p. 4002, 25 (5) Prescott, II p. p. 457.

## CHAPITRE XVII.

Ximenès devient cardinal et grand inquisiteur de Castille et de Léon.

UN des premiers actes du roi Ferdinand , après son retour , fut de remettre à Ximenès le chapeau de cardinal.

Depuis longtemps , l'épiscopat espagnol comptait régulièrement dans son sein plusieurs cardinaux ; et d'ordinaire, cette dignité était demandée au pape par les rois, pour des prélats auxquels ils avaient eux-mêmes plus d'obligations que l'Eglise. Cette fois aussi, ce fut le roi Ferdinand , qui , pendant son séjour en Italie , demanda la pourpre au Saint Père pour Ximenès, parce qu'il avait les plus graves motifs de récompenser l'homme, qui avait rendu de si grands services à lui , à la reine défunte et au royaume de Castille , et qui continuait à le bien servir.

Souvent , sans doute, ces sortes de demandes de la part des rois avaient dû être bien désagréables au Saint-Siège ; mais, cette fois, le pape Jules II, aussi bien que le Sacré-Collège , furent charmés de pouvoir prouver par des faits la glorieuse approbation, qu'ils donnaient à l'un des évêques les mieux méritants de l'époque. Aussi les cardinaux manifestèrent-ils si hautement et si publiquement leur assentiment à cette nouvelle création, que bientôt de nombreux rapports en furent envoyés de Rome en

Espagne, par les espagnols qui se trouvaient dans cette ville. Gomez en a retrouvé et lu plusieurs dans les archives de l'église de Tolède (1).

Lorsque toutes les négociations nécessaires eurent été terminées à Rome, Jules II publia, le 17 mai 1507, le bref pontifical, qui élevait Ximenès à la dignité de cardinal de l'Eglise romaine (2). Il y recevait outre le titre de Sainte-Balbine, la dénomination honorifique de *cardinal d'Espagne*, donnée auparavant déjà à son prédécesseur sur le siège primatial de Tolède, et plus anciennement, au XIV<sup>e</sup> siècle, à Pedro Frias, évêque d'Osma (3).

Le jour qui suivit la nomination papale, Ferdinand écrivit de Naples à Ximenès une lettre, où il l'assure « que ses vertus extraordinaires, et les grands services qu'il a rendus aux royaumes d'Espagne et à lui-même, l'avaient déterminé à demander pour lui la pourpre au S. Père : service qu'il priaît l'archevêque d'agréer avec le même amour qu'il lui avait montré lui-même en le lui rendant. »

Mais cette lettre royale contenait encore un autre point plus important : le roi nommait le nouveau cardinal grand inquisiteur de Castille et de Léon, à la place de Déza,

(1) Gomez, l. c. p. 4003.

(2) Voici la teneur de ce bref : « Venerabili fratri nostro Francisco S. B. E. Presbytero Cardinali, Julius II. Pont. Max. Dilecte fili ! Salutem et apostolicam benedictionem ! Inducti præclaris meritis et virtutibus tuis, contemplatione etiam carissimi in Christo filii Nostri Aragonum, Siciliae, regis catholici, qui hoc à Nobis per literas et oratores instantissime petit. hodie in Consistorio Nostro secreto, S. R. E. Cardinalium consortio et collegio Te aggregavimus. sperantes quod eidem S. R. E. cujus jam honorabile membrum es, utilis es et honorificus illiusque auctoritatem præ viribus conservabis et augebis. Dat. Romæ apud S. Petrum, sub annulo piscatoris. Die XVII Maii MDVII, Pontificalis Nostri anno quarto. » Gomez, l. c. p. 4003.

(3) Mariana, l. XXIX, c. 40, p. 347. Gomez, l. c. 4002.

archevêque de Séville, qui avait renoncé à cette dignité (1). Les lettres pontificales et celle du roi étaient déjà arrivées en Espagne depuis assez longtemps, lorsque Ferdinand y rentra après une absence de plus de dix mois. Il apportait avec lui le chapeau rouge, insigne de la dignité de cardinal, qu'il était chargé par le pape de placer solennellement sur la tête de Ximenès, cérémonie à laquelle des princes catholiques se sont souvent soustraits. Conformément aux vues de Ferdinand, cette cérémonie solennelle devait avoir lieu devant lui, au séjour de la cour, à Santa Maria del Campo; mais Jeanne, qui du reste paraît ne pas avoir vu de bon œil l'honneur accordé à Ximenès, refusa résolument d'y consentir, en déclarant « qu'une pareille fête à la cour ne s'accordait en aucune façon avec le deuil de son veuvage; qu'il fallait donc choisir à cet effet quelque autre endroit, proche ou éloigné; et qu'elle se déclarait disposée à faire envoyer du trésor royal les tapis et autres ornements nécessaires pour cette solennité. » Ferdinand dut céder, quoique malgré lui, et désigna Mahamud, bourg du voisinage, pour une solennité, qui, selon lui, ne pouvait se célébrer dignement qu'au lieu où se trouvait la cour. Toutefois, un grand nombre de Grands se rendirent à Mahamud; le nonce du pape, Jean Rufo, évêque de Bertinoro, près de Ravenne, officia; lecture fut donnée du bref pontifical, et le chapeau de cardinal fut solennellement remis à Ximenès, en septembre 1507. De son côté, il en donna aussitôt avis à son chapitre de Tolède, avec prière d'adresser des supplications à Dieu pour le bien de la chrétienté et pour le sien propre (2).

(1) La lettre entière se trouve dans Gomez, l. c. p. 4004.

(2) Gomez, l. c. p. 4002, 4003. Martyr, Ep. 340, 343, 364. Zurita, T. VI, l. 8, c. 7. Robles, l. c. p. 464, 462.

La seconde dignité déferée cette année-là à Ximenès , nous engage à entrer dans un peu plus de détails sur l'histoire et l'essence de l'inquisition ; d'autant plus que ce sujet exige et mérite une attention particulière , tant à cause de lui-même , que pour nous former de Ximenès . une idée plus exacte et plus juste.

